

"L'extravagance et la folie du vieux régime ; la frivolité licencieuse des joyeux seigneurs et des gaies dames qui ne remplissaient aucun devoir ni dans l'Etat ni au foyer domestique ; le gaspillage monstrueux de cette royauté usée qui cherchait à suppléer à son manque de dignité par la parade extérieure d'une magnificence extravagante et qui prodiguait aux courtisans la fortune de la nation ; le ton qui régnait à Versailles, où, dans l'air corrompu du despotisme, l'intrigue et la malice arrivaient au pouvoir en calomniant les rivaux, où le dérèglement des mœurs se cachait à peine sous des dehors gracieux ; la perversité morale qui se montrait partout et qui perçait sous le règne de la Dubarry comme sous celui de la digne Polignac, tout cela a souvent déjà été décrit, mais jamais peut-être avec plus de force que dans ces trois volumes de correspondance, pour peu qu'on les lise avec intelligence et réflexion."

On voit que l'essayist anglais retrouve la Marie-Antoinette du regretté Georges Avenel dans ses propres lettres. Nous recommandons aux royalistes qui vont faire pénitence pour la patrie, dans quelque chapelle expiatoire, la lecture de la conclusion vigoureuse à laquelle arrive l'écrivain de l'*Edimburg Review*. La voici : "Il est impossible de lire ces lettres sans comprendre que la monarchie française était arrivée à un moment où de grandes transformations devenaient certaines. Sans doute, les deux personnages qui représentent pour ainsi dire le chœur dans le drame de cette correspondance, ne savent pas interpréter les signes du temps et ne voient pas la portée de ce qui se passe sous leurs yeux. Mais en étudiant ce qu'ils ont écrit à la lumière des événements qui s'approchaient avec rapidité, nous discernons les paroles écrites sur le mur et nous y trouvons prédits le désespoir et la ruine. Quand un trône a cessé d'inspirer l'attachement et la fidélité ; quand le vice et la légèreté sont assis au gouvernail de l'Etat ; quand une cour est devenue une scène de dépravation ; quand les gouvernants n'ont plus de souci du peuple et se montrent indifférents à ses besoins comme à ses aspirations intellectuelles, — à quoi peu aboutir cette confusion morale, sinon au renversement d'un ordre de choses que la Providence pèse dans sa balance et trouve trop léger ?"

CHOSSES ET AUTRES

Cromwell a dit, avec profondeur : "On ne va jamais aussi loin que lorsque l'on ne sait pas où l'on va." L'Europe semble, depuis quelque mois, donner raison au mot de Cromwell. Mais, si elle ne sait pas où elle va, elle veut savoir, du moins, d'où elle vient."

On a procédé dernièrement à Washington (Pennsylvanie) à la crémation du corps de M. Von Palm, un Allemand excentrique, qui avait exprimé, dans son testament, la volonté d'être brûlé. L'opération s'est faite dans un fourneau construit spécialement pour l'incinération des corps et chauffé à blanc. Elle a réussi au gré de ceux qui tentaient cette expérience. Au bout de deux heures vingt minutes, il ne restait plus du corps qu'une petite quantité de cendres.

L'AIR COMME MOTEUR.—La science a fait de nombreuses tentatives pour faire passer dans le domaine industriel comme force motrice, l'air comprimé. Jusqu'à ce jour, les armes à vent, inventées depuis des siècles, étaient le dernier mot de ce qu'on avait pu obtenir.

Nous sommes à la veille de voir se réaliser cette nouvelle conquête de l'homme sur la nature, et ce ne sera pas une des moindres

attractives de l'exposition de 1878. Un de ces chercheurs infatigables, qui passent leurs veilles à torturer des x et leurs journées à appliquer les résultats de leurs calculs, fait en ce moment construire la machine la plus curieuse, la plus renversante, et en même temps la plus simple qu'on puisse imaginer.

Nous avons assisté hier à une série d'expériences, dont la moindre a été de voir soulever à une certaine hauteur, par un petit ballon en caoutchouc de la grosseur d'une belle orange, plongé dans l'eau, un poids de 80 kilogrammes accroché à une tige métallique qui surmontait ce ballon. Comme force, c'est la production d'un cheval vapeur. Un ballon un peu plus gros, dans les mêmes conditions, produisait instantanément une force telle que la maison où l'expérience avait lieu en était ébranlée. Et tout cela est calculé, et basé sur les lois les plus anciennes et les plus connues de la physique.

Ajoutons que l'inventeur est un Français bien connu du monde industriel et... nous ne sommes pas autorisés à en dire plus.

GÉNÉALOGIE DE LOUIS XV, Roi de France et de Navarre.

1. Laurent Babou, notaire à Bourges, épousa, en mai 1483, Françoise Ra, de laquelle il eut :
 2. Philibert Babou, maître d'hôtel du roi, qui épousa Marie Gaudin, dont il eut :
 3. Jeau Babou, seigneur de la Bourdoisière, maître général de l'artillerie, marié en décembre 1539 à Françoise Robertet, dont il eut :
 4. Françoise Babou, marié le 14 février 1559 à Antoine d'Estrées, seigneur de Couvres, dont est issue :
 5. Gabrielle d'Estrées, surnommée la *belle Gabrielle*, maîtresse de Henri IV, dont est issu en 1594 :
 6. César, duc de Vendôme, marié en 1604 à Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, dont il eut :
 7. Elizabeth de Vendôme, marié le 9 juillet 1643 à Charles Amédée de Savoie, duc de Nemours ; il est issu de ce mariage :
 8. Marie Jeanne-Baptistine de Savoie, qui a épousé, en 1665, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, dont est issu, le 14 mai 1665 :
 9. Victor-Amédée-François de Savoie, roi de Sardaigne, qui a épousé le 10 avril 1684, Anne-Marie d'Orléans, dont il a eu, le 6 décembre 1685 :
 10. Marie-Adélaïde de Savoie, mariée le 7 décembre 1697 à Louis de France, duc de Bourgogne ; de ce mariage est issu, le 15 février 1710 :
- Louis XV, roi de France et de Navarre, décédé le 10 mai 1774.

La *Vie parisienne*, à propos d'un anneau ayant appartenu à Garrick et que lady Burdett Coutts vient de donner à un comédien anglais, M. Irving, donne des détails curieux sur un bijou historique plus intéressant encore :

C'est la célèbre bague qu'Elizabeth, la reine vierge, avait donnée à l'un de ses favoris, le comte d'Essex, et qu'il devait lui faire remettre en signe d'intercession, si jamais la disgrâce l'accablait. Au moment suprême, il renvoya cet anneau à la reine ; il ne lui parvint pas, et la tête du rebelle tomba sous la hache du bourreau.

Ce bijou appartient à la princesse Czartoriska et fait partie de ce fameux trésor des Jugellons, dans lesquelles se trouve la petite tasse de lapis-lazuli dans laquelle le dauphin prit, aux Tuileries, sa dernière médecine et que la reine Marie-Antoinette avait donnée à sa fidèle amie, la princesse Czartoriska.

J'y ai vu aussi le chapelet de Blanche de Castille, que la princesse acheta des mains des indignes profanateurs des tombes royales de Saint-Denis ! Mais qui pourrait nous dire ce qu'est devenue la curieuse collection des pierreries, talismans médicaux du superstitieux Charles-Quint ? Nous avons vu à Cluny son *bonnet de nuit*, mais c'est tout. Le grand empereur avait des bagues de pierres incrustées dans l'or, propres à arrêter le sang ; 2 bracelets, 2 autres bagues en or et en os contre les hémorroïdes ; une pierre bleue enchaînée dans des griffes d'or pour préserver de la goutte ; 2 bagues d'Angleterre contre la crampe ; une pierre philosophale que lui avait donnée un certain docteur *Dellran* ; enfin plusieurs pierres de bézoard venues d'Orient et destinées à combattre diverses indispositions.